



Natalia Semenova

LES FRÈRES
MOROZOV

COLLECTIONNEURS ET MÉCÈNES

Traduit du russe par Michèle Kahn

SOLIN/ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Les étrangers n'en croyaient pas leurs yeux lorsque, à l'Ermitage ou au musée Pouchkine, ils découvraient des murs entiers couverts de chefs-d'œuvre de Renoir, Cézanne, Van Gogh, Gauguin, Bonnard, Matisse, Picasso... Quelques visiteurs avisés ou simplement curieux se demandaient pourquoi et comment un régime prônant l'“art prolétarien” avait pu amasser et conserver autant de manifestations de l'“art bourgeois”...

Après la mort de Staline, l'étau idéologique se desserrant, on découvrit que dans la Russie d'avant avaient existé de grands collectionneurs, comme Sergueï Chtchoukine et les frères Morozov. Ces petits-fils de serfs avaient fait fortune dans le textile avant la Révolution et étaient partis à la conquête du “nouveau monde” artistique dans le Paris de l'époque. Dépensant sans compter pour leurs collections, ils réunirent très vite un ensemble exceptionnel d'œuvres impressionnistes, postimpressionnistes, modernes.

Nationalisées, ces collections furent heureusement mises à l'abri – ne disait-on pas que bolcheviks et anarchistes se faisaient des bottes dans des toiles de Rembrandt ! Pour finir, les tableaux furent envoyés dans les deux plus grands musées du pays mais ne furent exposés qu'à partir des années 1960, sans que jamais ne soit mentionné le nom de leurs anciens propriétaires.

Natalia Semenova, déjà biographe de Sergueï Chtchoukine, fait œuvre pionnière en ressuscitant ici la saga de ces incroyables collectionneurs et mécènes qu'auront été les frères Morozov. Leur redonner leur juste place parmi les acteurs majeurs de la culture du début du siècle dernier n'est rien moins qu'une indispensable contribution à l'histoire de la peinture moderne, française et russe.

Pour leur rendre hommage, en 2021, la Fondation Vuitton consacrera à la Collection Morozov le second volet des “Icônes de l'art moderne”.

ACTES SUD

LES FRÈRES MOROZOV

Collectionneurs et mécènes

DU MÊME AUTEUR

MATISSE ET LA RUSSIE (en collaboration avec Albert Kostenevich), Flammarion, 1993 ;
2008.

CHTCHOUKINE. LE PATRON DE L'ART MODERNE (en collaboration avec André Delocque),
La Collection Chtchoukine éd., 2016.

Édition préparée
par Michel Parfenov

Sources des illustrations de cet ouvrage à l'exception des reproductions d'œuvres d'art :
Archives personnelles de l'auteur
Collection de photos Mikhaïl Zolotarev
Département des manuscrits du Musée des Beaux-Arts Pouchkine
Collection personnelle Pierre Konowaloff
Collection Chtchoukine

Titre original :

Братья Морозовы

Éditeur original :

Слово/Slovo, Moscou

© Natalia Semenova, 2019

Tous droits réservés

Publié avec l'accord de ELKOST intl. Literary agency

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14542-2

NATALIA SEMENOVA

Les Frères Morozov

COLLECTIONNEURS ET MÉCÈNES

traduit du russe
par Michèle Kahn

SOLIN
ACTES SUD

*Tout homme valeureux a, en dehors de son métier,
un objet auquel il s'adonne en amateur avec passion
jusqu'à devenir parfois le centre de sa vie.*

VLADIMIR RIABOUCHINSKI

PRÉFACE

À Vladimir Domogatski¹

La Russie du début du xx^e siècle a donné au monde deux éminents collectionneurs d'œuvres d'art contemporaines, Sergueï Chtchoukine et Ivan Morozov. Même si les factures des achats de Morozov ont été conservées dans leur totalité, ce n'est pas lui, mais Chtchoukine qui a été le premier à attirer l'attention des biographes : l'histoire tragique de sa famille, marquée par trois suicides – qui ne l'a pas empêché de réunir une collection de peinture française contemporaine d'une qualité incroyable –, ne pouvait que captiver. En outre, le premier biographe des collectionneurs moscovites, Beverly Whitney Kean, avait pu interroger le fils et la fille aînés de la famille, encore en vie. Sergueï Ivanovitch Chtchoukine, passionné d'art, est ainsi devenu le héros central de son ouvrage *All the Empty Palaces*, paru en 1983, alors que seul un petit chapitre était consacré à Ivan Abramovitch Morozov et à son frère aîné Mikhaïl, également collectionneur, ainsi qu'à leur très célèbre oncle, Savva Morozov, étranger à toute idée de collection.

Sergueï Ivanovitch, svelte et de petite taille, a fait écran au corpulent Ivan Abramovitch, si bien que la collection Morozov ne se mesurait qu'à l'aune de celle des Chtchoukine : “les

1. Vladimir Vladimirovitch Domogatski (1909-1986), peintre russe, connu comme l'illustrateur des œuvres de Tourguéniev.

mêmes maîtres que Chtchoukine, mais avec la touche morozovienne”, disait le critique russe Abram Efros. Sans aucun doute, la collection de Chtchoukine qui avait fait venir à Moscou des dizaines de toiles de Derain, de Matisse et de Picasso est plus pointue et plus radicale que celle de Morozov. Mais ce qui rend unique cette dernière, c’est qu’elle représente pratiquement tout l’éventail de la peinture française et russe à la lisière des XIX^e et XX^e siècles.

Si bizarre que cela paraisse, il n’y avait à cette époque ni en Europe ni en Amérique de collectionneurs rassemblant systématiquement les œuvres de la nouvelle peinture française. L’intérêt des riches Américains était exclusivement centré sur les impressionnistes et l’activité d’Albert Barnes¹, qui va laisser loin derrière lui les collectionneurs russes par ses achats massifs, ne commencera qu’après la Première Guerre mondiale.

Ainsi, à l’orée du XX^e siècle, les seuls “concurrents” des Moscovites demeuraient Leo et Gertrude Stein² : surpassés par les marchands russes sur le plan des capacités financières, le frère et la sœur les devancèrent cependant en devenant les premiers acheteurs de Matisse et de Picasso. Les Stein agissaient de façon spontanée, tombaient amoureux d’un peintre puis s’en détournèrent déçus, ce qui fut la cause de la disparition de leur collection. C’est à Ivan Morozov, qui n’avait certainement pas manqué de fréquenter le salon parisien bohème des Américains, qu’échut l’*Acrobate à la boule* de Picasso, qui avait été accroché dans les appartements de la rue de Fleurus.

À la différence des Stein, Morozov, examinait tout d’abord avec soin tout phénomène nouveau, puis se mettait à acheter les travaux du peintre choisi à fonds perdus. On avait l’impression qu’il disposait d’entrée de jeu non seulement d’une liste de noms requis pour compléter sa collection mais aussi d’un plan pour l’accrochage de chaque école et de chaque grand maître.

1. Albert Barnes (1872-1951), médecin, chimiste, inventeur et riche collectionneur d’art américain.

2. Gertrude Stein (1874-1946) l’écrivaine et son frère Leo Stein (1872-1947) étaient des collectionneurs américains de peintres français contemporains.

C'est pourquoi sa collection, à laquelle seuls quelques élus avaient accès avant le début de la Première Guerre mondiale, était en fait un véritable musée de l'art français du début du xx^e siècle. Musée qui ne le cédait en rien à celui des modernistes français de Sergueï Chtchoukine.

Ivan Morozov mourut à l'été 1921 à Carlsbad, où il était venu se soigner. Son cœur avait lâché. Il était à la veille de fêter ses cinquante ans. Sa femme et sa fille avaient l'intention de transférer son corps à Paris, mais il y eut un empêchement et Ivan Abramovitch fut enterré dans le cimetière local. Avec les années, le marbre noircit et l'inscription russe devint difficile à lire.

On se souvint de Morozov à la fin des années 1960, quand les toiles de Monet, Renoir, Gauguin, Van Gogh, Bonnard, Derain, Matisse et Picasso des collections du célèbre tandem Chtchoukine-Morozov se mirent à voyager de par le monde. Le nom de "Morozov" venait toujours en deuxième position dans ce duo, même si l'alphabet russe en décide autrement¹. Les collectionneurs étaient placés par ancienneté : Sergueï Ivanovitch en premier et Ivan Abramovitch, venu au monde dix-sept ans plus tard, en second. C'est ainsi qu'ils sont demeurés dans la mémoire des descendants comme des frères siamois : nous disons "Chtchoukine" et avons aussitôt envie d'ajouter "Morozov". Cela parce que leurs collections se ressemblent, tout en étant extrêmement différentes. On a commencé par les réunir, puis on les a distribuées comme un jeu de cartes entre deux musées : une partie fut laissée au Musée Pouchkine de Moscou et l'autre envoyée à l'Ermitage à Saint-Petersbourg, en supprimant en chemin toute mention des deux grands collectionneurs.

Chtchoukine a eu plus de chance, si l'on peut qualifier ainsi près de vingt ans de vie tranquille en émigration et la mort avant la guerre à Paris, entouré d'une famille aimante. Ses enfants ne se résignèrent pas au triste sort de la collection qu'on leur avait subtilisée. Sa fille cadette Irina revendiqua ses droits sur les

1. En russe, Chtchoukine s'écrit Щукин, la lettre initiale Щ vient après le М de Morozov dans l'alphabet.

tableaux de son père et écrivit après la fin de l'Union soviétique au premier président de Russie, Boris Eltsine, en exigeant que soit reconnue comme illégale la nationalisation de la collection, mais sans succès. Son fils ne la considérait pas non plus comme légale, mais l'accepta. Il fit tout ce qui dépendait de lui pour glorifier le nom de son illustre grand-père : le succès triomphal de l'exposition "Icônes de l'art moderne. La collection Chtchoukine", à la Fondation Louis Vuitton, qui a battu tous les records – avec un million deux cent mille visiteurs ! –, restitua au collectionneur au nom russe difficile à prononcer la place qui lui revenait dans l'histoire de la culture du xx^e siècle.

Rares étaient ceux qui, en Russie, mais aussi en Occident, se souvenaient du deuxième grand collectionneur moscovite, ou plus exactement des deux frères Morozov. On distinguait à grand-peine Ivan de Mikhaïl, et on les confondait avec leur célèbre oncle Savva Morozov.

Il y a quinze ans, l'arrière-petit-fils de Morozov Pierre Konowaloff, après avoir lu mon livre sur la collection de Sergueï Chtchoukine, me demanda d'écrire sur son arrière-grand-père. En sortant du minuscule appartement de la rue Boucicaut, à Paris, je gardais devant les yeux le visage tragique d'Ivan Morozov sur sa dernière photographie, prise en émigration. La tonalité sépia de cette vieille photo le faisait apparaître comme mortellement malade. Je ne pouvais oublier son regard éteint.

Mais comment parler d'un homme dont il était resté une photo décolorée, deux portraits peints et une seule et unique interview ? Il était au moins resté de son frère Mikhaïl, d'un an son aîné, des livres et des articles critiques rédigés quand il se passionnait pour l'histoire, à côté de souvenirs acrimonieux de ses contemporains. Pour ce qui est d'Ivan, impossible de trouver une seule lettre qui permette au moins d'avoir une idée de son caractère. Rien que des livres de comptes, des papiers professionnels et des catalogues des Salons parisiens avec des annotations au crayon "pas mal", "pas fameux", et "comme-ci comme-ça". Même les lettres envoyées à Henri Matisse et à Maurice Denis ressemblent plutôt à des notes de service, d'autant plus qu'elles

sont presque toutes calligraphiées par le secrétaire du directeur de la Société de la manufacture de cotonnades de Tver.

On ne sait pas non plus à quoi ressemblaient les salles de l'hôtel particulier-musée de la rue Pretchistenka, fermées au public, en dehors peut-être du Salon de musique décoré par Maurice Denis. Il n'existe pas non plus de portraits photographiques d'Ivan, rien que de petites photos où il est représenté au milieu de sa nombreuse famille. Même sa date de naissance exacte n'était pas établie jusqu'à récemment, et sa tombe avait disparu.

Heureusement, on a retrouvé dans des archives son acte de naissance. On a également localisé sa tombe après des années de recherches. J'ai écrit non pas un, mais deux livres sur Morozov, mais beaucoup de détails de son destin de collectionneur m'avaient échappé et j'ai décidé de revenir une fois encore à mon héros.

LA DYNASTIE :
LA FAMILLE ET L'ENTREPRISE

ESQUISSE D'UN PORTRAIT

Au printemps 1920, un an avant sa mort, le critique d'art français Félix Fénéon interviewa Ivan Morozov. Un an seulement s'était écoulé depuis que le collectionneur avait quitté la Russie soviétique et c'est peu de temps après son arrivée en Suisse que Fénéon, ancien directeur artistique de la galerie Bernheim-Jeune, rencontra cet homme qu'il connaissait de longue date.

M. Ivan Morosoff¹

C'est en 1903 qu'il acquit ses premiers spécimens de l'impressionnisme, un Sisley, un Renoir, un Manet. Dès lors et jusqu'à la guerre, chaque année, ce Moscovite, quittant ses filatures de coton et leurs 15 000 ouvriers, vint à Paris. Y avait-il sur le marché une œuvre rare de tel peintre classé ? Une doctrine fraîche était-elle venue prendre place au répertoire, déjà si chargé, des vieilles illusions ? Peut-être était-il éclos un artiste... Et à peine hors du train, il s'installait dans les fauteuils des boutiques d'art, lesquels sont bas et profonds afin que l'amateur renonce à se relever cependant que passent devant lui des toiles dont la succession s'enchaîne comme les épisodes d'un film. Le soir, M. Morosoff, regardeur singulièrement attentif, était trop fatigué pour aller même au théâtre. Après des jours de ce

1. Sans entrer dans les détails, la graphie en *-of, -off* était la translittération en usage aux XVIII^e et XIX^e siècles pour le russe *-ob*, qu'aujourd'hui on translittère *-ov*. (Les notes du traducteur sont suivies d'un astérisque.)

régime, il repartait pour Moscou n'ayant vu que des tableaux ; il en emportait quelques-uns, des pièces de choix. En 1913, sa collection avait un renom universel.

En juin dernier, avec sa femme, sa fille et une nièce, il quittait la Russie (où il venait de séjourner cinq ans et demi sans interruption) pour se rendre en Suisse – Interlaken, Ouchy, Lausanne... On allait pouvoir se renseigner sur le sort de sa collection. Dès les premiers mots, il nous rassure :

— Elle est intacte. Pas une de ces 430 œuvres d'art russe, de ces 240 œuvres françaises n'a souffert¹. Elle occupe toujours le palais où je l'avais formée et que décorent *Le Printemps et L'Automne* de Bonnard et *L'Histoire de Psyché* de Denis. Mais elle a été nationalisée, comme mes usines, et c'est le "Deuxième musée d'art occidental".

— Le deuxième ?... Et quel est le premier ?

— Il est constitué par la collection française de notre ami commun Serge Stschoukine, et c'est sa fille, Mme Ekaterina Keller, qui en a la charge.

— Mais vous, avez-vous gardé un contrôle sur le deuxième musée ?

— Le gouvernement lui a donné pour... comment traduire "zavediouchi"²?... pour gérant (vous diriez directeur ou conservateur) le statuaire Boris Ternovetz, élève de Bourdelle, et m'a nommé gérant-adjoint, me réservant trois pièces et ouvrant au public le reste du logis. Il ne faisait là qu'élargir un système de ma façon : aux temps tsaristes, je laissais libre accès aux curieux le dimanche matin et, moyennant des formalités point tyranniques, les artistes et les critiques pouvaient venir chez moi sauf le lundi³.

1. Fénéon se trompe dans les chiffres : la collection comprenait 308 œuvres de peintres russes et 188 œuvres de peintres étrangers.

2. Le mot russe correct est "zaviedouïouchchi".

3. En réalité, il était extrêmement difficile d'accéder à l'hôtel particulier, et ce n'est que dans les dernières années précédant la Révolution que Morozov en avait facilité l'accès aux visiteurs. C'est ce qui explique le faible nombre des témoignages concernant l'accrochage réalisé par le propriétaire.

Comme gérant-adjoint, j'ai dû collaborer à un catalogue raisonné et discourir un peu devant les visiteurs. Ekaterina Serguéievna faisait de même au musée de son père. Il nous fut agréable de célébrer l'art de votre pays : les œuvres étaient là, appuyant nos dires et l'auditoire n'était pas rétif.

— Puisque vous avez été en contact si direct avec les gens, vous me direz, Ivan Abramovitch, quels parmi nos peintres plaisaient le plus aux vôtres.

— Cézanne. Je pouvais montrer huit témoignages de son génie¹ : deux *Montagne Victoire*, la *Jeune fille au piano*, un *Jas de Bouffan*, un portrait de sa femme, etc. Vous les connaissez tous ou presque. Van Gogh aussi était fort admiré. Et Derain, et Picasso ; mais de celui-ci je ne possédais que trois toiles. Cet Espagnol et Henri Matisse étaient plus largement représentés chez M. Stschoukine.

— Vous avez nommé plusieurs peintres français de votre musée. Complétons la liste, voulez-vous ?

— Degas, Camille Pissarro, Gauguin (une douzaine, la plupart de Polynésie), Lebourg, Simon, Henri-Edmond Cross², Maillol (quatre statues, sept statuettes), K.-X. Roussel, Vuillard, Louis Valtat, Lebasque, Marquet, Puy, Guérin, Espagnat, Vlaminck, Flandrin, Friesz, Chabaud, Herbin, j'en omets qui ne sont pas négligeables. Mais si je ne désigne pas Seurat, ce n'est pas par oubli : ma collection présente cette lacune.

— Et, dans la section russe de cette collection, qui ?

— Qui ? Eh bien Vroubel, Levitane, Seroff, Sapounoff, pour débiter par les morts ; Maliavine, Korovine, Vinogradoff, Golovine, Somoff, Benois, Igor Grabar, Kouznetsoff, Larionoff, Nathalie Gontcharova, Machkoff, Kouprine, Kontchalovsky, Chagall, d'autres.

— Dans cette ère de dictature du prolétariat, les artistes vos compatriotes n'ont pu exercer leurs fonctions, évidemment.

1. Erreur dans le texte français. En réalité, la collection comprenait dix-huit œuvres de Cézanne.

2. Henri-Edmond Cross (1856-1910), représentatif de la peinture pointilliste, était, comme Félix Fénéon, proche du mouvement libertaire.

— Ils sont considérés par le gouvernement comme des travailleurs vaquant à une besogne utile : d'où pour eux, facilité de se ravitailler. Sous la présidence de Tatline, un organisme s'est constitué qui groupe l'extrême gauche artistique. Au nombre des personnalités les plus agissantes, je citerais Machkoff et la peintresse Dimchitz-Tolstaïa¹. Ce comité n'est pas sans analogie avec votre Société des artistes indépendants : ni jury d'admission ni récompenses ; mais il dispose d'abondants subsides gouvernementaux qui permettent expositions et achats. À Moscou, dans l'hiver de 1918-1919, le dernier que j'aie passé dans cette capitale, ce comité n'a pas organisé moins de dix expositions, chacune d'elles composée d'artistes de tendances parentes. Avec Machkoff et Tatline, ceux qui m'ont paru le plus intéressants seraient Kouprine, Kouznetsoff, Kontchalovsky, Krimoff, Chagall et Falk. Les peintres de droite ont, eux aussi, agencé un comité, mais il végète, les pouvoirs publics n'ayant pour lui qu'indifférence. Beaucoup de peintres d'avant-garde – et je citerai encore Tatline et Machkoff – se sont institués professeurs. Concurremment, les anciens professeurs ont continué leur apostolat. Et leurs cours sont, ma foi, fort achalandés, car les élèves ont toute licence de choisir leurs maîtres et la foule écolière s'abandonne volontiers, en Russie comme partout, à la routine académique.

— Certains jeunes artistes aventureux ont émigré en province – à Saratov, à Viatka, etc. – pour y créer des centres de propagande artistique. De quoi il résulta parfois des dangers pour le musée n° 2. Je voyais arriver un émissaire qui, alléguant que sa ville ne possédait pas de Cézanne ou pas de Derain, venait en réquisitionner un à Moscou où, disait-il, ils étaient en surnombre. Il fallait défendre contre ces prétentions l'intégrité

1. Vladimir Tatline (1885-1953), peintre, a dirigé en 1918-1919 le collège artistique moscovite du Département des arts du commissariat du peuple à l'Instruction. Ilya Machkov (1881-1944), peintre, membre du collège des arts du commissariat du peuple à l'Instruction de septembre 1918 à juin 1919. Sofia Dimchitz-Tolstaïa (1889-1963), peintre : membre d'un département et assistante de Tatline aux Ateliers artistiques libres d'État (AALE).

du musée. Je recourais, efficacement, à l'autorité d'Igor Grabar, peintre et historien d'art, bras droit de Mme Trotzkaïa¹.

— La femme de Trotzky ?... A-t-elle donc un rôle ?

— Elle dirige un comité dont le genre de préoccupations s'exprimera mieux par un exemple. Sur plus d'un point de la République, on pouvait craindre que des émeutes populaires ou des mouvements de troupes compromissent la sécurité de tableaux, de statues, d'objets, profanes ou religieux, offrant une valeur historique, documentaire, esthétique. À la requête du propriétaire ou d'office quand celui-ci était négligent ou avait déserté sa demeure, le comité de Mme Trotzkaïa, avec l'aide de commissions compétentes, les ramena à Moscou, les recensa dans un esprit scientifique, les exposa avec solennité : des merveilles insoupçonnées parurent au jour.

— Tant d'activité, faut-il en savoir gré au citoyen ou à l'État ?

— Disons, si vous voulez : à l'initiative individuelle, mais souvent provoquée et toujours favorisée par Lounatcharsky et ses acolytes.

— Lounatcharsky, le ministre ?

— Oui, le commissaire du peuple à l'Instruction et aux Beaux-Arts.

— Il n'a, du moins, pas empêché, à Petrograd, les moujiks de se tailler des bottes dans les Rembrandt de l'Ermitage.

— Les moujiks ne sont pas si impratiques. Non, rien de fâcheux n'est advenu, que je sache, à aucun musée, ni à Petrograd ni ailleurs. Les principales œuvres de l'Ermitage furent dirigées sur Moscou, à l'époque, déjà lointaine, où l'on prévoyait la chute de Petrograd. Elles attendent au Kremlin qu'on les réexpédie là-bas². Le Louvre a pris des précautions semblables en 1914 et 1918.

— Mais à Moscou, le musée Trétiakoff... ?

1. Natalia Trotskaïa-Sédova (1882-1962), seconde épouse de Trotski, dirigea de 1918 à 1928 le Département des musées et de la protection des œuvres d'art et des antiquités du commissariat du peuple à l'Instruction.

2. Sur décision du Gouvernement provisoire avaient été évacués en août 1917 de Petrograd à Moscou tout le patrimoine du palais ainsi qu'une partie des collections de l'Ermitage et de certaines galeries de tableaux privées.

— Il ne se plaint pas. Son catalogue était sommaire et approximatif. Le nouveau gérant, cet Igor Grabar dont je vous ai parlé, en a fait un qui vaut mieux : il comporte toutes précisions sur le format, le subjectile, la matière ; on y a cliché les signatures et, zèle reconnu excessif, on avait même commencé à mentionner leur longueur ; des recherches d'archives et l'examen des originaux ont permis de rectifier des attributions, d'identifier maints sujets, de fixer bien des dates. Tout cela était difficile vu la variété des éléments qui composent le musée Trétiakoff.

— Expliquez...

— Ils proviennent des frères de ce nom, deux filateurs de lin, l'un, Paul, collectionneur d'art russe, l'autre, Serge, d'art occidental¹ et notamment des paysages de vos maîtres de 1830 (Corot, Rousseau, Dupré, etc.). À quoi vint s'adjoindre en 1904 le legs Michel Morosoff où se trouvaient un Manet (l'esquisse de ce *Cabaret de Reichshoffen* que Manet peignit deux fois)², un Renoir (ce portrait en pied de Jeanne Samary que le *Bulletin de la vie artistique* du 1^{er} janvier a reproduit en l'attribuant à mon propre fonds, un Monet, deux Gauguin, un Carrière, un Van Gogh, un Bonnard, un Denis.

— Et il y a une relation entre vous et ce Michel Morosoff ?

— Étroite. C'était mon frère, mon aîné d'un an environ. Moi, je suis né en 1871. Il mourut à trente-trois ans, en 1904³. Il est l'auteur, entre autres livres, d'une vie de Charles Quint. Il a publié, dans les feuilles, de la critique d'art et des lettres d'Égypte. Adolescents, nous primes ensemble des leçons de Korovine⁴, pendant deux ans, une fois par semaine.

— Vous êtes donc peintre ?

— Oh ! peintre... En 1892, 93 et 94, élève à l'École polytechnique de Zurich, las des épures, je peignais, à l'huile, des

1. En fait, c'est le contraire. Les prénoms sont intervertis dans le texte français.

2. Le tableau le *Cabaret de Reichshoffen* (1878) est parvenu en deux fragments, *Le Coin de café* (Londres, National Gallery) et *Au café* (Winterthur, musée Oskar-Reinhart).

3. Erreur dans le texte français. Il est en réalité mort en 1903.

4. Constantin Korovine (1861-1939), peintre russe postimpressionniste et décorateur de théâtre.

paysages, le dimanche. Depuis, je n'ai pas tenu un pinceau. Je connais trop la peinture pour oser en faire.

— Pourtant, aujourd'hui que vous avez des loisirs et moins de rhumatismes...

— Soit, j'y penserai, sourit Ivan Abramovitch. Vous me donnerez l'adresse d'un marchand de couleurs¹.

Il n'est pas facile de broser le portrait de cet Ivan Morozov qui a donné sa dernière interview au printemps 1920 en Suisse. Comme l'a justement noté le critique d'art Abram Efros, qui le connaissait bien², Morozov semblait avancer "entouré de silence", alors que Chtchoukine avançait "entouré de bruit". Il y a peu de mémorialistes qui se souviennent de notre héros : Ivan Morozov était une personnalité par trop secrète et coupée du public. On peut encore comprendre qu'il ait protégé sa vie privée des regards extérieurs, cachant son mariage avec une artiste de cabaret, et fait passer sa fille née hors mariage pour sa nièce. Mais Morozov était peu enclin à laisser entrer les visiteurs dans son hôtel particulier, en dépit du grand nombre de personnes désireuses de regarder sa collection.

Il n'y a pas beaucoup plus de témoignages sur le rôle qu'il a joué dans l'entreprise familiale que sur l'enfance et l'adolescence des trois frères Morozov, Mikhaïl, Ivan et Arseni. Les livres de comptes de la Société de la manufacture de Tver ne nous aident pas beaucoup à restituer le portrait psychologique d'Ivan Morozov. Il reste une dernière chance, explorer la généalogie, il y a là un espoir de trouver des réponses à beaucoup de questions.

L'arbre généalogique des Morozov commence par Savva Premier dont le petit-fils, Savva Deux, portant lui aussi le nom de Savva Timoféevitch Morozov, finançait le Théâtre d'art de Moscou et les bolcheviks. C'est lui qui vient automatiquement

1. F. Fénéon, *Les Grands Collectionneurs // Bulletin de la vie artistique*, éditions de la galerie Bernheim-Jeune (15 mai 1920).

2. A. Efros, *Tchelovek s pravkoï. Pamiati I.A.* ("Un homme avec correction. En souvenir d'I. A. Morozov"), in *Sredi kollektionerov*, n° 10, 1921, p. 2.

à l'esprit lorsqu'on cite le nom de Morozov. Cependant, dans notre récit, ce n'est pas de lui qu'il s'agira, mais de ses neveux portant le patronyme Abramovitch, les collectionneurs moscovites Mikhaïl et Ivan.

Ainsi, notre principal héros est Ivan Morozov, le puîné des trois fils d'Abram Morozov et de Varvara Khloudova. Son frère aîné, Mikhaïl Morozov, est devenu célèbre grâce à son palais du boulevard de Smolensk, la beauté de sa femme et ses scandales. Le plus jeune frère, Arseni Morozov, passionné de chasse et propriétaire d'un château de style mauresque dans la rue Vozdvijenska, à la vue duquel sa mère s'exclama, furieuse, que désormais, tout Moscou saurait que son fils était un imbécile. C'est chez cette Varvara Alexéevna, née Khloudova, que beaucoup ont trouvé la source des célèbres "lubies" des Morozov, le côté Khloudov l'emportait visiblement sur le côté Morozov chez ses fils.

L'histoire de l'ascension des Morozov vers l'Olympe des marchands est faite de tant de mythes et légendes dès la fin du XIX^e siècle qu'il est pratiquement impossible de distinguer le vrai du faux¹. Les représentants du puissant clan ne s'intéressaient

1. L'historien Roger Portal, spécialiste de la Russie et de l'Union soviétique, a su le faire en étudiant l'ascension fulgurante de cette bourgeoisie du textile. "Peu nombreuse, la bourgeoisie russe est essentiellement une bourgeoisie du textile. Il s'agit ici de la bourgeoisie née dans la période précapitaliste précédant la suppression du servage (1860). De tous les secteurs de l'activité économique qui s'offraient aux initiatives, ceux du textile, dans la mesure où ils étaient nouveaux et modernes (c'était le cas des industries cotonnières), pouvaient favoriser l'ascension d'une catégorie sociale... À défaut d'organisation générale du crédit, de véritables banques de collectivités se sont créées parmi les vieux-croyants, pour lesquels le devoir d'entraide sous toutes ses formes était une obligation religieuse... La communauté prêtait sans intérêts à ses membres (ce qui a pu faire dire justement que l'une des raisons du succès des vieux-croyants dans le domaine industriel se trouvait dans les facilités de crédit)." Persécutés, mis à mort, les vieux-croyants, considérés comme des hérétiques, voire comme une secte, par l'Église orthodoxe russe pour avoir refusé au XVII^e siècle les réformes du patriarche Nikon, ont concentré, au début du XX^e siècle, une bonne part du capital industriel de la Russie avec des

nullement à l'origine de leur lignée et se refusaient catégoriquement à parler de leur ancêtre. Ils vivaient dans des hôtels particuliers luxueux, dépensaient des sommes folles à toutes sortes de caprices et se refusaient farouchement à évoquer le fondateur de la glorieuse dynastie des Morozov. Aucun d'eux n'avait envie de raconter que leur arrière-grand-père Vassili Morozov avait été vendu par Vsevoljski, son propriétaire, comme du bétail. Ce dernier avait effectivement cédé au Conseiller de collègue et cavalier¹ Rioumine non seulement sa terre avec tous ses bâtiments, mais également quelques dizaines de serfs, parmi lesquels un paysan du village de Zouevo, Vassili Morozov, avec toute sa famille. Vassili s'adonnait à la pêche et son fils Savva, au lieu de pêcher avec son père, embaucha dans un atelier de tisserands.

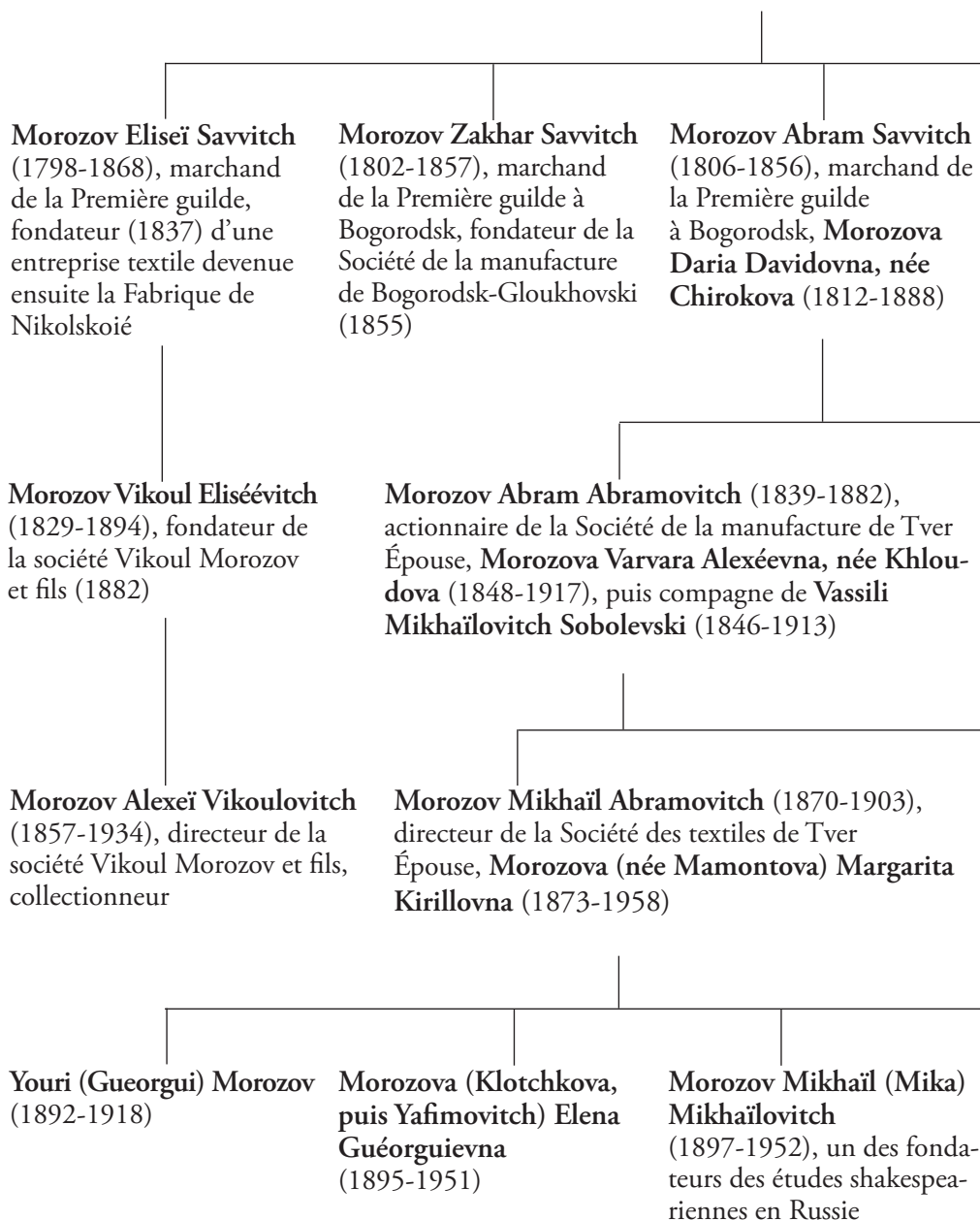
Tout ce que pouvait "espérer" un fils de paysan, c'était vingt-cinq ans de service dans l'armée et Savva, qui avait vingt ans, ne souhaitait pas ce destin. Le manufacturier Kononov, dans l'atelier duquel travaillait le jeune homme, prêta à ce travailleur zélé mille cinq cents roubles pour qu'il puisse acheter sa liberté. Par bonheur, l'oukase de Pierre le Grand, qui permettait de payer pour se faire remplacer dans les rangs de l'armée, s'étendait à toutes les catégories de la société, y compris les serfs. Tout serf ayant réussi à se racheter se serait saoulé de bonheur et l'affaire se serait close ainsi. Mais Savva Morozov était différent. Sa femme Ouliana, une paysanne du village voisin, avait apporté à son mari, en plus d'une modeste dot, les secrets de la teinture des tissus, grâce à quoi Savva réussit à rembourser sa dette en deux ans.

entrepreneurs comme Rakhmanov, Mamontov, Soldatenkov ou Morozov. 1905-1917 sera l'âge d'or de la vieille-croyance avec la construction de plus de mille églises. Voir "Aux origines d'une bourgeoisie industrielle en Russie", *Revue d'histoire moderne & contemporaine*, année 1961, p. 35-60. (*)

1. Le conseiller de collègue se situe au 6^e rang de la table des Rangs, une hiérarchisation des degrés de noblesse créée le 13 janvier 1722 par un oukase de Pierre le Grand. Le titre de cavalier était lié à une décoration militaire. (*)

Arbre généalogique des Morozov

Ancêtre Morozov Vassili
serf paysan



Morozov, Savva Vassilievitch (Savva Premier)
(1770-1860), né serf, a racheté sa liberté et a
fondé une filature

Épouse, **Morozova, Ouliana Afanassievna**
(1778-1861), issue d'une famille spécialisée dans
la teinture des tissus

Morozov Ivan Savvitch
(1812-1864), marchand de
la Première guildie

Morozov, Timofeï Savvitch
(1823-1889), propriétaire
de la Fabrique textile de
Nikolskoié

**Morozov David
Abramovitch** (1843-
1893), actionnaire de la
Société de la manufacture
de Tver

Morozov Savva Timoféévitch (1862-
1905), directeur de la Société des textiles
de Nikolskoié, mécène, actionnaire et
directeur du Théâtre d'art de Moscou

Morozov Arseni Abramovitch
(1874-1908), actionnaire de la
Société des textiles de Tver
Épouse, **Morozova (née
Fédotova, plus tard Naval),
Véra Serguéévna** (1883-1944)

Morozov Ivan Abramovitch
(1871-1921), membre de la direction de
la Société des textiles de Tver
Épouse, **Morozova (née Kladovchtchi-
kova) Evdokia Serguéévna**
(1885-1959)

**Morozova (Fiedler) Maria
Mikhaïlovna** (1904-1964),
pianiste

**Morozova Evdokia Iva-
novna (Konowaloff, Lesca)**
(1903-1974)

**Konowaloff Pierre
(Piotr Ivanovitch)** —————
(né en 1953)

**Konowaloff Jean (Ivan
Serguéévitch)** (1922-2002)

Pourquoi alors ne pas ouvrir sa propre affaire ? Prenant son courage à deux mains, Savva commence à fabriquer des dentelles de soie dont les paysannes ornaient volontiers leurs sarafans². En 1797 Savva et Ouliana ont leur premier enfant, Eliseï. Et lors de la naissance de leur quatrième fils, l'atelier Morozov, employant vingt salariés, produisait déjà pour plus de mille roubles de soieries par an. Après la guerre de 1812, on n'assista pas seulement à la renaissance de Moscou, mais à l'ascension de la prospérité de Morozov. Grâce aux citadins de l'ancienne capitale qui souhaitaient être à la mode et élégants, Savva Vassilievitch Morozov réussit à acheter la liberté de toute sa grande famille, y compris son vieux père, et versa au propriétaire foncier la somme de 17 000 roubles-assignats².

Le cinquième fils de Savva Premier, Timofeï était déjà libre à sa naissance, en 1823. Le fils de Timofeï, Savva Timoféévitch Morozov, ou Savva Deux, après avoir terminé ses études à la faculté de sciences naturelles de l'université de Moscou, partira étudier la chimie à Cambridge et se rendra célèbre en donnant 300 000 roubles à Constantin Stanislavski pour la construction de son théâtre.

Les Morozov étaient des vieux-croyants et vivaient en conformité avec les Saintes Écritures. "Si le Seigneur ne bâtit pas la maison, les bâtisseurs travaillent en vain" (Psaume 126). En d'autres termes, le Seigneur doit aider à la construction de la maison. Et le Seigneur les a aidés, et aussi la pénurie dans l'après-guerre de 1812. À cette époque, on a assisté à une forte demande de tissus, surtout des tissus de lin et de coton que produisait dans sa première fabrique Savva Morozov. À en croire une légende, ce marchand agile partait de son village à l'aube et

2. Robe sans manches faisant partie du costume national russe. (*)

2. Les Morozov achetèrent leur liberté en 1820. En même temps que Savva Vassilievitch (1770-1860) et Ouliana Afanassievna (1778-1861) acquirent la liberté leurs fils Eliseï (1798-1868), Zakhar (1802-1857), Abram (1806-1856) et Ivan (1812-1864).

arrivait le soir à Moscou. Mais en réalité, même un marcheur aussi rapide, qui plus est chargé de marchandises, aurait mis au moins deux jours pour franchir cette distance de 90 verstes (96 kilomètres).

Ne cherchons pas à savoir comment Savva se rendait de Zouevo à Moscou. Par contre, nous savons avec exactitude que cet heureux paysan s'enrichit d'année en année, faisant naître non seulement la jalousie, mais aussi le respect de toute la région, et c'était là chose rare. C'est à lui, Savva Premier, que les paysans confiaient les roubles gagnés à la sueur de leur front, sachant qu'il en prendrait soin¹. Mais Morozov ne se contenta pas de préserver les assignats des paysans, il les fit fructifier, sans s'approprier le moindre kopeck. Si les Morozov avaient été anoblis, la devise "Honnêteté et ardeur" aurait pu orner leurs armoiries. On assure que le plus jeune fils de Savva, le marchand de la première guilde Timofeï Savvitch, parcourait sans un sou en poche les vastes espaces de la Russie pour conclure des transactions reposant uniquement sur la parole des Morozov.

Au début du règne d'Alexandre II, Savva Morozov Premier était considéré comme le plus gros fabricant de fil de coton de qualité. Ses fils prospérèrent également dans l'industrie textile. Quand les frères aînés Eliseï et Zakhar² prirent leur indépendance et fondèrent leur propre affaire, les rênes de l'entreprise paternelle furent transmises au plus jeune fils, Timofeï. Les frères du milieu, Ivan et Abram, en faisaient également partie, mais ils ne manifestaient pas de zèle particulier pour le commerce et se cantonnèrent aux seconds rôles.

1. L'auteur a puisé les renseignements concernant la naissance de l'entreprise Morozov dans les recherches de la spécialiste d'histoire de l'entreprenariat russe Irina Potkina. Cf. I. V. Potkina, *Na Olimpe delovovo ouspekha. Nikolskaïa manufaktura Morozovykh, 1797-1917* ("Sur l'Olympe de la réussite dans les affaires. La manufacture Morozov de Nikolskoié", 1797-1917), Izdatelstvo Glavarkhiva, Moscou, 2004.

2. Zakhar Savvitch Morozov fonde en 1855 la Société de la manufacture Bogorodski-Gloukhovski.



Les représentants des quatre branches de la famille Morozov : Abram Abramovitch (à gauche), Timofei Savvitch, Ivan (?) Zakharovitch et Vikoul Elisievitch Morozov. Milieu des années 1860.

Les Morozov avaient depuis longtemps déménagé à Moscou, dans la Rogojskaïa sloboda¹, où, dès 1825, le chef de famille avait installé une fabrique de tissage à la main, modeste pour l'époque (200 métiers en tout). Savva Vassilievitch fit par la suite l'acquisition d'une maison de pierre voisine, avec un jardin. Pendant trente ans, il ne cessera d'agrandir ses possessions moscovites : la rue Chelapoutinski actuelle devrait en toute justice être rebaptisée rue Morozov. Parallèlement, il acquiert dans le gouvernement de Vladimir des terrains, sur lesquels s'élèvera bientôt la principale entreprise Morozov, la manufacture de Nikolskoïé. Cautionné par son père, Timofeï, son bras droit, commence à acquérir des terres pour construire une nouvelle fabrique dans le gouvernement voisin de Tver.

Les statuts de la future manufacture de Tver sont adoptés en 1859, alors que son frère Abram n'est plus de ce monde. Ses fils, Abram et son frère David, deviendront membres de plein droit de la maison de commerce Savva Morozov et fils fondée en 1860. C'est Timofeï qui apposera à la place de son père sa signature au protocole de la première assemblée générale des actionnaires : le fondateur du gigantesque empire textile ne savait ni lire ni écrire.

La deuxième génération du clan Morozov ne pouvait pas non plus se flatter d'une brillante instruction. Par contre, tous les frères avaient étudié les Saintes Écritures, en particulier Abram, ou Avrami. Lui et sa femme, de même que la majorité des Morozov, étaient des vieux-croyants. Abram Savvitch et Daria Davidovna avaient donné à leurs fils des prénoms bibliques. David hérita de la piété de sa mère. Il se maria avec la fille d'un riche fourreur moscovite et sur l'emplacement de la fabrique fondée par son grand-père, il installa un hospice qui portera son nom. Après la mort de son mari, la mère de famille entra dans les ordres et prononcera ses vœux sous le nom de Deborah.

Abram n'était pas aussi pieux que son frère David, mais il ne se distinguait pas non plus par son esprit d'entreprise, même

1. Le quartier des vieux-croyants.

s'il devint le directeur du conseil d'administration de la Société de la manufacture de cotonnades de Tver¹. La manufacture de Tver ne reviendra totalement aux frères qu'en 1871, lorsque l'héritage du grand-père fut définitivement partagé et que l'oncle Timofeï Savvitch se retira de la participation à son administration, se consacrant entièrement à la manufacture de Nikolskoïé². La même année, Abram et sa jeune femme Varvara fêteront la naissance de leur deuxième fils, Ivan.

1. Lors du troisième partage de la société Savva Morozov et fils, la manufacture de Tver passera entre les mains des petits-fils de Savva Vassilievitch Abram et David, en tant qu'héritiers directs de leur père Abram Savvitch.

2. En 1873, Timofeï Savvitch créera la Société de la manufacture de Nikolskoïé Savva Morozov, fils et Cie.